

De l’alliance sport et santé, à l’opposition sport versus santé

Robert Redeker

Professeur agrégé de philosophie retraité,
Dernier ouvrage paru : L’Abolition de l’âme (Fayard, 2023)

RÉSUMÉ

Cet article interroge le double discours des instances sportives et de la société concernant l’articulation entre le sport et la santé. Le corps peut-il être un obstacle à la performance dont le rêve secret du sportif serait de s’en débarrasser ? Vers quel type de corps et quel type d’humanité chacune de ces deux approches du sport nous conduisent-elles ?

MOTS-CLÉS : production de la santé, mode de production sportif, Canguilhem, Brohm, silence des organes, Claude Bernard, sport-spectacle.

DOI : 10.51328/240305

Introduction

L’épisode de la pandémie du COVID l’a illustré : nous évoluons dans un temps où la santé est valorisée à un point encore jamais atteint. Dans son acception vulgaire, renforcée par une idéologie médiatico-médicale partout colportée, la santé est tenue pour l’accomplissement, dans le *silence*, de la vie organique. La santé serait silencieuse. Elle ne ferait pas de bruit dans le corps. Serait en bonne santé celui qui ne sent pas ses organes. Dans cette optique de valorisation de la santé, se déchaîne une incitation publique à s’adonner aux activités sportives, tenues pour *productrices* de santé. Notre civilisation est passée, en ce qui concerne la santé, d’une logique du *silence* (sur laquelle insista avec pertinence le philosophe Georges Canguilhem (Canguilhem, 2002)), à une logique de la *production*. Ce que le sport cherche à produire, dans ses usines, c’est avant tout la *santé*. Elle s’offre aux linéaires et gondoles de la société libérale. Mais entre le *santé* silencieuse, évoquée par Canguilhem, et la *santé* fabriquée et vendue par le sport, issue du « *mode de production sportif* » (pour reprendre la formule maintes fois utilisée par un intellectuel anti-sportif, Jean-Marie Brohm), le concept de *santé* a changé de sens.

La santé entre contemplation et fabrication

Il est vrai qu’à l’opposé de la silencieuse *santé* traditionnelle, la *santé* produite par le sport se doit d’être toni-

truante. La *santé* fut multiséculairement tenue pour un état que l’on constatait – un fait heureux devant lequel on se résignait à une posture de spectateur, n’ayant pas les moyens de combattre efficacement les maladies - avant d’entrer, à l’âge contemporain, dans l’ordre des choses que l’on fabrique. Le vocabulaire importe : « *choses* » et non « *état* » dans la mesure où la *santé* est devenue un produit, qu’elle se vend et s’achète, objet d’un marketing et d’un merchandising. Les écrans publicitaires à la télévision la présentent comme une marchandise. L’hypermodernité a fait passer la *santé* de la contemplation à la fabrication (avant Claude Bernard existait même une « *médecine expectative* » consistant à observer les maladies sans chercher à les guérir), à la fabrication. Plus précisément, la *santé* (dispositif central dans l’anthropofacture contemporaine), est devenue simultanément un artefact et un marché ; ou plutôt : le passage de la *santé* au rang de produit lui a permis, selon la logique industrielle qui est la nôtre, de devenir une marchandise.

Sport et production de la santé

Le sport – aussi bien le sport-spectacle, que le sport que nous pratiquons tous pour nous détendre, respirer, etc. - est à la fois l’usine et le supermarché de la *santé* : il est le lieu où la *santé*, à travers la diffusion par capillarité dans toute la société des institutions sportives et du commerce de la forme, s’usine et se vend, en *gros* aussi bien qu’au *détail*. En *gros* : spectacle sportif ; au *détail* : marché

de la forme (les salles de fitness, de musculation, etc. . . se multiplient). La santé est devenue un fait technique (en ce sens, elle a fini par entrer dans le grand mouvement, inauguré par Hobbes et Descartes au début du dix-septième siècle, de transformation de la nature en objet technique). Ce n'est pas qu'elle ait été *arraisonnée*, au sens où Martin Heidegger parle de la technique comme arraisonnement, c'est qu'elle soit devenue un produit technique sortant de ces usines. La *nature* sort désormais des usines du tourisme, quand la *santé*, elle, sort des usines du sport. Ces deux produits, nature et santé, une fois usinés, sont promus immodérément par un appareillage médiatico-publicitaire efficace. Il existe dans la banlieue toulousaine une salle de fitness, réservée aux femmes, s'appelant tout simplement « *Belle et naturelle* ». Comment mieux dire, malgré l'apparent paradoxe, que la beauté et la nature sont des produits résultant de l'activité sportive organisée en un commerce et de ses artifices ?

Tourisme vert, santé, et sport, entrent en symbiose pour vendre de la forme. Loin d'être un retour à la nature, le tourisme est la consommation d'une nature reconstruite par les usines de l'imaginaire (médiats, publicité) ; cette nature est invariablement présentée sous la forme d'un vaste terrain de jeux où moyennant les dépenses destinées à dynamiser l'économie locale, l'homme des villes reconstituera sa santé par le biais des exercices sportifs au grand air. La norme en ce domaine a migré de la nature vers la technique, ce qui a permis la prise de l'industrie sur la santé : nous sommes, en l'espace d'un siècle, passés de la *nature* – la santé comme une nature, un bienfait naturel, un équilibre naturel -, autrement dit d'un ordre qui relève de la contemplation, à l'*industrie* et au commerce, autrement dit à un ordre qui relève de l'activité. De naturelle et donnée, la santé est devenue artificielle et achetée.

Le paradoxe de la santé dans le sport-spectacle. Robic, Zatopek, et Zidane

Ici apparaît pourtant un paradoxe propre à renverser la définition courante (héritage de la conception contemplative et naturaliste) de la santé : dans le sport-spectacle, de haute compétition, il s'agit de pousser l'activité des organes jusqu'à ce qu'ils ne soient plus silencieux, qu'ils crient de douleur, il s'agit d'exploiter au maximum leurs possibilités, de jouer avec leurs propres limites, de les pulvériser, si bien que le sport, déchiré entre deux imaginaires, celui de la santé et celui du dépassement, renverse ce qu'il est censé conserver, la santé. Le marqueur ordinaire de la maladie – la douleur – acquiert dans le sport le statut de symptôme de la forme physique. La santé sportive est alors la vitalité paradoxale, autodestructrice, éloignée de la sage conception du sens commun ; dans le sport-spectacle, la santé est une vitalité hantée par sa propre exténuation, une santé où rôde la figure de la mort. La santé sportive exalte parfois le calvaire – pensons à la rude chanson de geste des escalades cyclistes du mont Ventoux -, dont le trépas spectaculaire de Tom Simpson, sous la canicule de l'été 1967, constitue à jamais un point-limite paradigmatique.

Dans le sport, en effet, les organes ne restent pas silencieux, ils font souffrir. Il est exigé d'eux le maximum, ils sont soumis aux principes industriels de la productivité et de la rentabilité, intériorisés par les sportifs comme des valeurs anhistoriques. Le sport est dans ce cas de figure la guerre contre la paix du corps.

Emil Zatopek, icône légendaire de la course de fond, épuisé à l'arrivée d'un marathon olympique, ne peut être tenu (pas plus que Tom Simpson) pour une vignette chargée de faire de la propagande pour la santé ; il assure au contraire la publicité en faveur de la souffrance volontairement et gratuitement endurée, la réclame crieuse pour un masochisme socialement valorisé. On pourrait tenir les mêmes propos au sujet de Jean Robic ou de Louison Bobet : sport-souffrance contagieux via les dispositifs médiatiques planétarisés de manipulation des imaginaires. Du temps de Robic, de Bobet et de Zatopek, dans les années 1940, 1950, et partiellement 1960, avant le tournant hédoniste de la culture collective en Occident, le sport n'était cependant pas encore publicisé pour la santé, mais pour le travail prolétarien, travail de force et d'abnégation (travail des mines, travail des aciéries, travail des champs). Retraçant la carrière de Zinedine Zidane, le journaliste Chériff Ghemmour écrit il y a quelques années ces lignes édifiantes dans le quotidien Libération (10 juillet 2006) :

"Courbis a favorisé le transfert de Zizou à la Juventus. À Turin, il découvre la souffrance. Le tortionnaire s'appelle Gianpiero Ventrone, préparateur physique chargé d'en faire un gladiateur. Le Français finit les séances en vomissant, tandis que ses coéquipiers jouent le refrain : Mourir mais finir ! Souffrir aujourd'hui pour courir demain ! Il double de volume, carbure à la créatine et finit par s'imposer (deux scudettis (Championnats d'Italie de football), 1997 et 1998, en cinq ans dans un club où l'ombre de Platini hante encore le Stadio delle Alpi".

Quoiqu'il en soit, publicité pour le rude labeur ou publicité pour la santé, un énoncé vaut pour les deux situations, qui se sont succédées historiquement : ce sont les forces morbides de l'imaginaire sportif qui le transfigurent en un imaginaire de la santé.

Conclusion : le sport et l'effacement du corps

Où cette conception anti-humaniste du sport et de la santé tend- elle à conduire l'humanité ? Le thème de Michel Foucault, la mort de l'homme, passe dans la réalité. Nous traversons un moment historique – celui de la mort de l'homme au corps encore largement naturel (c'est-à-dire dans lequel le métabolisme demeure spontané) – qui transparaît dans le spectacle sportif. Ce dernier met en images le passage du corps au méta-corps, et de l'homme au trans-homme. Le spectacle sportif est la chanson de geste, héroïsante, de cette transition anthropologique. Avoir un métacorps (le corps augmenté) sur le modèle sportif ou ne plus avoir de corps du tout, c'est du pareil au même : il s'agit de l'ablation de ce corps gênant, désobéissant, irrationnel, « *humain, trop humain* », qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, antiproduit, qui vient troubler la pensée (comme Platon l'en accuse) ou la performance. Le corps naturel, dans sa tendance à la fatigue, aux malades, à la désobéissance, aux blessures, est, paradoxalement l'obstacle au sport ; la blessure étant la véritable hantise des sportifs qui vivent alors leur corps naturel comme un ennemi. Le corps est en effet, dans ce type de sport, enté sur la performance, exactement la même chose que ce qu'il est dans le *Phédon* de Platon, ce qui dérange, l'obstacle qu'il faut écarter de sa route. Le corps, ce qui

barre la route de la performance. C'est pourquoi le sportif et son entourage cherchent à tout prix à substituer un autre corps à ce corps hérité de la nature. Un méta-corps. C'est ainsi que les recherches sportives ouvrent la voie à la « *révolution transhumaniste* » telle que Luc Ferry en propose une lumineuse analyse (Ferrry, 2016) ; ainsi passe-t-on de l'humanisme du sport-santé au transhumanisme préparé par le sport-spectacle. Dans l'Antiquité grecque, l'athlète devait porter l'humain à sa perfection, c'est-à-dire faire coïncider l'existence et l'essence de l'homme. Le sport était tenu pour l'accomplissement de l'image que l'on se formait de l'homme. L'athlète était le représentant d'un concept : le genre humain. Le sport-spectacle moderne repose sur le contraire : dépasser les limites des possibilités humaines, les faire exploser, toujours plus vite, plus haut etc. Dans la course effrénée à l'exploit et aux records, il s'agit de s'échapper de l'humanité, non plus de l'accomplir.

Il n'est plus alors question de santé, puisque dans ce méta-corps (ce mot composé fut employé pour la première par le philosophe François Dagognet), le corps naturel de l'homme a quasi comme disparu.

Références

Canguilhem G., *Ecrits sur la médecine*, Paris, Seuil, 2002, p.50.

Ferry L., *La Révolution transhumaniste*, Paris, Plon, 2016.